

Bourdieu et les médias : des lois du champ et de l'habitus comme présomptions du conservatisme des journalistes

Thierry Watine

*Professeur de journalisme
Département d'information et
de communication
Université Laval (Québec)*

Inspiré « par une sorte de fureur légitime, proche parfois de quelque chose comme un sentiment du devoir » (1998, p.7), le sociologue Pierre Bourdieu est assurément aujourd'hui l'intellectuel français le plus controversé. Au-delà de la guerre des écoles de pensée qui l'oppose depuis de nombreuses années – conceptuellement ou idéologiquement – à plusieurs de ses contemporains (Alain Touraine, Michel Crozier, Raymond Aron... la liste serait longue !), Pierre Bourdieu a déclenché avec la sortie fin 1996 de son petit livre *Sur la télévision* une véritable campagne de protestations et de condamnations tous azimuts dont l'intensité, pour ne pas dire la virulence, indique à quel point le message a été mal reçu par ceux à qui il était destiné.

La polémique soulevée par son attaque frontale contre les journalistes et ceux qu'il qualifie « d'intellectuels médiatiques » déborde aujourd'hui très largement du cercle restreint des initiés et des amateurs de joutes théoriques : des livres, des dossiers, des articles continuent d'être consacrés au cas Bourdieu, dénonçant chez lui son « terrorisme sociologique », son « populisme », son « manichéisme », sa « paranoïa », ses « incroyables bourdes », etc. Longtemps méconnu du grand public à cause d'ouvrages souvent considérés comme difficiles, Bourdieu jouit en cette fin des années 1990 d'une étonnante visibilité, certes acquise à rude épreuve, mais qui a le mérite de (re)mettre au goût du jour l'ensemble de son

œuvre et de son apport à la pensée contemporaine. À la plus grande joie des membres – encore très nombreux – de son réseau.¹

Sociologue engagé contre toutes les formes de domination symbolique (l'un de ses derniers ouvrages se donne ainsi pour objectif de « servir contre l'invasion néo-libérale »)², Pierre Bourdieu aime à répéter que sa fonction le conduit à chercher à « libérer » les victimes des systèmes en place par le biais d'un travail forcément « désenchanté » qui passe par une socio-analyse incessante et sans compromission des mécanismes de l'oppression.

Au fil de ses nombreuses enquêtes sur le terrain et réflexions tant épistémologiques que méthodologiques, Pierre Bourdieu a développé plusieurs concepts clés destinés à offrir une meilleure compréhension de l'univers social (en général) et des sous-univers sociaux (en particulier). Ses constructions théoriques autour des notions de champ, d'habitus ou de violence symbolique, pour ne citer que celles-là, font assurément figure de grands classiques dans l'univers de la sociologie moderne. Un simple coup d'œil sur l'imposante littérature consacrée à l'œuvre du professeur du Collège de France, dont les références sont notamment disponibles sur Internet³, atteste de la notoriété des thèses soutenues, tant en France qu'à l'étranger.

L'objectif de la présente réflexion n'est bien sûr pas de proposer un tour d'horizon exhaustif des travaux de Pierre Bourdieu ni, encore moins, de procéder à une critique de la méthode, du style ou des enseignements généraux du sociologue mais, plus modestement, d'essayer de vérifier en quoi certaines de ses propositions théoriques permettent d'éclairer la question très spécifique des mutations aujourd'hui à l'œuvre dans le champ journalistique.

Concrètement, tout en prenant acte de ses réserves quant à la validité épistémologique des *paired concepts*⁴ – ou modes de pensée binaires – qui proposent selon Bourdieu des oppositions souvent artificielles entre liberté et déterminisme, individu et réalité collective, conscience et inconscience, changement et conservation, innovation et reproduction, etc., nous tenterons ici d'examiner les limites de la contribution, voire les résistances, des professionnels de l'information au changement du champ au sein duquel ils évoluent. En effet, sur la base de ce qu'il définit comme un « structuralisme génétique » (où il refuse, certes, de considérer les individus comme de simples reflets ou « marionnettes » des structures objectives, mais à qui il dénie *in fine* le pouvoir de se prémunir des déterminants qui agissent sur eux), les travaux de Pierre Bourdieu

permettent selon nous de poser l'hypothèse selon laquelle, contrairement aux apparences ou au discours qu'ils tiennent, les journalistes, en tant qu'agents peu autonomes dans un champ lui-même faiblement autonome, ne disposent que d'une marge de manœuvre limitée. Laquelle les prédispose à pérenniser plus qu'à transformer l'espace de jeu, les règles du jeu et les enjeux auxquels ils sont quotidiennement confrontés.

Cette attitude a priori conservatrice de la classe journalistique (avec les nuances qui s'imposent en fonction de la position et des intérêts spécifiques des agents dans le champ) ne remet toutefois pas en cause la réalité des transformations du système médiatique telles qu'elles sont avérées (ou pressenties) par de nombreuses études portant par exemple sur l'évolution des contraintes du métier⁵, la redéfinition du statut professionnel⁶ ou le changement du paradigme de l'information.⁷ Elle laisse au contraire apparaître une contradiction entre individus et structures qui tendrait à prouver que les mutations du champ journalistique se feraient en quelque sorte indépendamment de la volonté et de l'attitude des agents du champ, soumis à un mouvement général dont ils ne seraient somme toute ni les acteurs, ni les bénéficiaires. Cette vision sans doute pessimiste de la réalité journalistique constitue selon nous une des explications du malaise ressenti – et largement exprimé – par de nombreux professionnels de l'information.⁸

Volontairement descriptive, la première partie de cette réflexion vise à tirer les enseignements de la polémique opposant Pierre Bourdieu aux journalistes qui, dans leur immense majorité, rejettent le travail d'objectivation que leur propose le sociologue. Nous postulons ici que cette quasi-unanimité du corps journalistique à refuser les analyses critiques d'un observateur qui ne fait précisément pas partie du corps en question participe, en apparence du moins, de cette logique de conservation du jeu, des règles du jeu et des enjeux que nous nous proposons de mettre en lumière.

Dans un deuxième temps, nous ferons le point sur quelques-uns des concepts théoriques de Bourdieu qui, à l'intérieur des univers sociaux, mettent l'accent sur les mécanismes de la conservation et de la reproduction au détriment du changement et de l'innovation.

« *les notions de champ et d'habitus sont invoquées de manière récurrente dans les travaux de Bourdieu* »

Après avoir rappelé les principaux postulats épistémologiques et méthodologiques du sociologue, puis explicité le principe de structuralisme constructiviste au cœur de la pensée bourdivienne, nous nous attarderons plus spécialement sur les notions de champ et d'habitus qui sont invoquées de manière récurrente dans les travaux de Bourdieu.

Nous verrons enfin, dans une troisième phase, comment certains de ces principes théoriques permettent, par un effet de transposition d'un modèle général (celui des champs) à un modèle spécifique (celui du champ journalistique), de s'intéresser à l'univers journalistique pour tenter de mettre en lumière l'hétéronomie – et, incidemment, une certaine prédisposition au conservatisme – d'un champ et de ses agents exerçant paradoxalement des effets très puissants sur les autres champs et agents de l'univers social (vie politique, scientifique ou intellectuelle) tout en étant eux-mêmes sous l'emprise directe de très fortes contraintes (comme la sanction du marché ou celle du plébiscite).

Le clash avec les journalistes : enseignements d'une polémique

Des antécédents... avec les intellectuels

Bourdieu dérange et il le sait. Son désamour avec la classe intellectuelle (française) ne date pas d'hier. Il y a plusieurs années déjà, Raymond Aron le décrivait comme « un chef de secte, sûr de soi et dominateur, expert en intrigues universitaires, impitoyable avec ceux qui pourraient lui faire ombrage ». ⁹ Plus récemment, Jean-François Revel ridiculisait un de ses livres sur l'art en le qualifiant « d'ouvrage baclé et ignare sur le sujet », commis par l'un de ces « prétendus sociologues de la culture » et de ces « soi-disant scientifiques ». ¹⁰ À l'occasion de la sortie de son dernier essai ¹¹, Alain Touraine ironisait quant à lui sur les dérives de l'ultra-gauche (dont Bourdieu est considéré en France comme le chef de file) et la désuétude de sa « perspective marxiste orthodoxe ». ¹²

La génération suivante n'est pas plus tendre. Jacques Attali affirme que les thèses de Bourdieu « sont en décalage complet avec le capital contemporain ». ¹³ Dénonçant « l'homme de pouvoir », Bernard-Henri Lévy s'étonne quant à lui de « l'étrange et tardive faveur de ce sociologue ambitieux, survivant de cette génération des maîtres des années 60 dont il était déjà à l'époque une sorte d'aide de camp peu doué ». ¹⁴ Olivier Mongin (de la revue *Esprit*) condamne « le populisme version Boudieu, cette fuite en avant produite par une impasse théorique jamais reconnue comme telle » ¹⁵, etc.

Parmi certains chercheurs en communication, on s'étonne que Bourdieu ait choisi de faire cavalier seul dans un domaine que d'autres ont exploré bien avant lui. Philippe Breton estime ainsi qu'il y a « quelque injustice à faire l'impasse sur les multiples travaux (...) sans lesquels le regard acéré des sociologues de la revue *Actes de la recherche en sciences*

sociales ne verraient pas si loin ». ¹⁶ Sur un ton plus comminatoire, Daniel Bournoux questionne le sociologue : « L'éminent professeur sait-il que des sciences de l'information et de la communication (...) sont enseignées dans toutes les universités et produisent des études pour lesquelles il n'a apparemment que mépris ? » ¹⁷ Jean-Louis Missika regrette quant à lui que Bourdieu se soit contenté de faire appel, dans ses analyses les plus récentes, « à des catégories conceptualisées il y a plus de 20 ans » ¹⁸ tandis que Dominique Wolton rappelle que « les gens sont beaucoup plus intelligents qu'on le pense : Bourdieu se trompe de niveau critique ». ¹⁹

**« L'attaque la plus violente est
consignée par Jeannine Verdès-
Leroux, directrice de recherche
au CNRS »**

Point d'orgue du concert d'amabilités, l'attaque la plus violente est consignée par Jeannine Verdès-Leroux, directrice de recherche au CNRS, dans un ouvrage récent au titre explicite : *Le savant et la politique : essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu* (1998). Après avoir relu quelque 10 000 pages de l'œuvre du professeur du Collège de France, Mme Verdès-Leroux prononce un verdict sans appel ²⁰ :

1. à propos de l'idéologie de Bourdieu : « Sa vision du monde est totalement caricaturale (...), vision d'un monde coupé en deux, opposant dominants et dominés, un monde dont il donne une vue extrêmement noire et pessimiste » ;

2. à propos de sa méthode : « Je me suis mise à faire une synthèse de sa sociologie pour montrer combien ce que l'on appelle le bourdivisme, loin d'être le résultat d'un travail de terrain, est fondé sur une vision totalement imaginaire de la réalité » ;

3. à propos de sa posture intellectuelle : « Il se présente comme la science avec un grand "S" majuscule, et il qualifie les critiques de son œuvre de "résistances", au sens freudien du terme. Depuis 20 ans, ce mot de résistance pullule sous sa plume et interdit tout débat (...). Pour lui, les critiques sont l'œuvre de malveillants et de malvoyants (...). Bourdieu est sûr qu'il ne fait jamais d'erreurs. Il prétend être la science et utilise la position qu'il occupe comme un argument d'autorité » ;

4. à propos de son écriture : « Il a décidé très tôt de construire un langage artificiel, technique. Il a même cette idée absurde que, pour exprimer une pensée rigoureuse, il faut avoir un langage technique. Certains des textes de Bourdieu sont absolument illisibles (...). Il aime beaucoup jouer avec les mots qui lui tiennent lieu de pensée ! En fait, c'est toujours une dénonciation et non une analyse » ;

5. à propos de son influence : « Il est vrai qu'il peut séduire des gens indécis, mal à l'aise, jeunes, effrayés par le chômage et, pour certains, incapables de déchiffrer le monde. L'on en arrive à ce paradoxe que cet universitaire, qui occupe toutes les positions universitaires les plus hautes, est finalement le représentant de semi-intellectuels plutôt que d'intellectuels. »

Journalisme : un terrain miné

Contrairement à l'idée répandue (notamment dans la presse de ces deux dernières années), le sévère différend qui oppose Bourdieu aux journalistes ne date pas de la sortie de son petit livre rouge *Sur la télévision* fin 1996, même si c'est autour de ce dernier que se sont focalisées les critiques les plus féroces à l'endroit du sociologue. Quoi qu'il en soit, ce dernier savait qu'il s'avancait sur un terrain particulièrement difficile : « Les journalistes, explique Bourdieu, sont une des catégories les plus susceptibles : on peut parler des évêques, du patronat et même des profs, mais sur les journalistes, impossible de dire des choses qui sont l'objectivité même... » (1995, p.9). Les événements semblent lui avoir donné raison.

« *les journalistes sont une des catégories les plus susceptibles* »

En juin 1994, lors de l'inauguration du Centre de recherche de l'École supérieure de journalisme de Lille (dont il est le parrain), Bourdieu interpelle sèchement la profession sur ses dérives déontologiques à répétition et sa soumission à la logique de l'audimat. Devant un auditoire essentiellement composé de journalistes, il suggère à la profession de mettre en place « des lieux où les journalistes travailleraient à s'analyser collectivement et objectivement » afin de « faire progresser la connaissance des contraintes » qui pèsent sur eux et leur permettre ainsi de mieux résister « aux mécanismes qui déterminent leur pratique professionnelle » (1996, p.17). La riposte est immédiate. Par la voix d'un ex-rédacteur en chef de France Inter, le milieu lui fait comprendre qu'il n'a pas de leçons à recevoir « d'un universitaire qui n'a jamais mis les pieds dans une salle de rédaction ». ²¹

En avril 1996, échaudé par une expérience malheureuse dans une émission télévisée à grande écoute, et précisément consacrée à la télévision ("Arrêt sur images"), Bourdieu se commet d'un texte particulièrement incisif dans *Le Monde diplomatique* pour dénoncer la manipulation, les carences et l'inconsistance du petit écran et de ses professionnels. L'animateur-producteur de l'émission en question, Daniel

Schneidermann, lui renvoie un mois plus tard, dans le même journal, une réponse qui fera sans doute date dans les annales.

S'indignant des critiques selon lui infondées du sociologue, Schneidermann estime qu'en dépit de son statut et de sa notoriété, Bourdieu n'avait pas droit, lui pas plus qu'un autre, à un quelconque traitement de faveur sur le plateau de son émission : « À quoi se résume l'essentiel de vos reproches ? À ne pas vous avoir laissé totalement maître du déroulement de l'émission. Vous eussiez aimé en ordonner à la fois la composition du plateau et les extraits projetés. Vous opposer des contradictions, vous interrompre, même respectueusement, prétendre ajouter quelques séquences à celles que vous aviez vous-même demandées pour étayer vos propos, fut à vos yeux un crime de lèse-majesté. On ne débat pas avec Pierre Bourdieu, on ne contredit pas Pierre Bourdieu, on n'interfère pas avec le discours de Pierre Bourdieu. C'était si simple ! Vous veniez seul, avec vos images, délivrer votre message. La

**« le journaliste s'en prend
directement au pouvoir selon lui
exorbitant du sociologue »**

télévision s'abdiquait elle-même. Au fond, si l'on vous comprend bien, il n'existe qu'une forme imaginable de communication : le cours magistral au Collège de France... »²²

Dans la même réponse, le journaliste s'en prend directement au pouvoir selon lui exorbitant du sociologue et à sa volonté de contrôler, pour son seul bénéfice, les règles du jeu, les joueurs et les enjeux : « Le pouvoir est votre élément, votre objet d'analyse et de conquête, votre plus cher souci. Pouvoir, le mot vous répugnera sans doute sincèrement, vous dont toute l'œuvre respire la compassion envers les humbles et la colère contre les mécanismes qui les broient (...). Votre pouvoir est aujourd'hui immense. Vous vous plaisez parfois à vous offusquer du pouvoir – à vos yeux excessif – des médias en général, et de la télévision en particulier. Vous avez raison. Mais le vôtre, ne vous aveugle-t-il pas ? (...) Que vous paraissiez, et les médiatiques tremblent. Doublement cuirassé par le Collège de France et *La Misère du monde*, votre légitimité écrase leur fragile notoriété, ils le savent, et vous savez bien qu'ils le savent. »²³

Dans une envolée mêlant l'ironie et la colère froide, Schneidermann conclut : « "Pierre Bourdieu vous parle" : était-ce là votre émission rêvée ? Que souhaitiez-vous en prime ? Des roulements de tambours ? Un présentateur en uniforme ? Une heure d'horloge durant, voir un digne professeur délivrer son cours et lancer ses excommunications : qui eût regardé jusqu'au bout cette parodie sans éclater de rire ? »²⁴

Bien que l'hypothèse soit invérifiable, il n'est pas exclu que cette exécution publique dans *Le Monde diplomatique* ait joué, de près ou de loin, un rôle dans les motifs qui ont poussé Bourdieu à écrire un an plus tard son petit livre assassin sur la télévision...

Les réactions à l'essai Sur la télévision

Au-delà de leur caractère anecdotique, les très nombreuses réactions suscitées au sein même de la profession par la sortie de son essai *Sur la télévision* tendent à accréditer l'idée que les journalistes acceptent difficilement le travail d'analyse « désenchanté » que leur propose Bourdieu pour les « libérer » des contraintes externes et internes qui structurent leurs automatismes professionnels dans le sens de la « reproduction » et, ultimement, constituent un frein à la transformation de leur « espace de jeu ». Quelles qu'en soient ses faiblesses éventuelles et en dépit de certains raccourcis inhabituels chez un chercheur plutôt friand de longs développements, le petit livre rouge de Bourdieu illustre, par le rejet quasi unanime qui en a suivi la publication, la cohésion du corps journalistique et son attachement – conscient ou non – aux règles qui régissent l'univers médiatique.

Il serait sans doute présomptueux de vouloir lister ici l'ensemble des réactions journalistiques qui ont suivi la sortie de ce que certains n'ont pas hésité à qualifier de « brûlot », de « pamphlet » ou de « règlement de compte ». Nous avons donc choisi de ne retenir que les interventions les plus significatives de professionnels selon nous représentatifs de la profession pour essayer de montrer à quel point la tentative de Bourdieu a contrarié la grande majorité des agents du champ journalistique, manifestement peu préparés et encore moins enclins à endosser le constat d'hétéronomie et de conservatisme qu'il leur a été soumis en une centaine de pages.

Journaliste-chroniqueur omniprésent dans le paysage médiatique français (*Libération*, *Le Point*, France 2, Europe n°1, RTL, etc.), Alain Duhamel s'attaque surtout à la méthode selon lui très peu scientifique avec laquelle Bourdieu s'est attaché à décrire les dysfonctionnements et les dérives de la télévision. « L'éminent professeur au Collège de France, explique-t-il, a toujours plaidé pour le refus des compromis médiatiques, des facilités polémiques, des débats subalternes. Il abhorre la logique des best-sellers, il méprise les attaques *ad hominem*. Or voilà qu'il remporte un superbe succès d'édition en employant chacune de ces recettes. Sa mince plaquette (...) obtient un succès de libelle, multipliant les controverses personnelles, les coups d'épingle assassins, vulgarisant

à l'extrême ses théories, simplifiant, schématisant, clouant au pilori, exécutant sans repentir. L'un des intellectuels français les plus adulés sur les campus américains d'avant-garde emploie ainsi sans vergogne les armes mêmes qu'il refuse à ses adversaires (...). On ne retrouve dans ce petit texte ni sa profondeur ni son originalité habituelles, mais seulement sa pugnacité et une pré-potence plus impérieuse qu'étayée (...). Pierre Bourdieu n'aime personne et, auto-intronisé président du tribunal suprême, condamne sans appel et sans nuance, sans vraie démonstration non plus (...). C'est du tir forain, imprécis, injuste (...). Comme s'il détenait le monopole de la vertu, de la clairvoyance et de la compétence, le tout sur un ton d'arrogance cassante qui sent sa Haute Église et son Grand Inquisiteur. »²⁵

En dépit d'une traditionnelle convergence de vues entre son hebdomadaire et les thèses sociales de Bourdieu, Alain Rémond, patron de la rédaction de *Télérama*, estime que le sociologue a ni plus ni moins raté sa cible en simplifiant et radicalisant son propos dans son analyse du petit écran. À défaut de nuances, estime Rémond, les chances d'un débat un tant soit peu constructif étaient a priori condamnées : « J'aime bien les dissidents, le poil-à-gratter. Mais je trouve qu'il y a un brin de paranoïa dans son discours. Et aussi un manichéisme certain qui consiste à identifier et à mettre sur la place publique les ennemis. J'ai un peu l'impression qu'il veut imposer une sorte de pensée unique de l'anti-pensée unique. »²⁶

« le ton magistral de Bourdieu et sa posture "universitaire" sont condamnés sans indulgence »

Au *Monde*, où le professeur du Collège de France bénéficie en principe de quelques appuis sûrs, le ton magistral de Bourdieu et sa posture "universitaire" pour effectuer l'analyse d'un milieu d'abord "professionnel" sont condamnés sans indulgence. Estimant que ce type de procès « n'est pas un exercice très nouveau », Nicolas Weill, l'un des responsables de la rédaction du quotidien du soir, écrit ainsi : « La critique de Pierre Bourdieu recevrait (...) un surcroît de force si elle apparaissait ici moins certaine de la supériorité des évaluations internes au monde universitaire (...). Quant à la dénonciation, elle serait plus convaincante si elle enregistrait aussi les progrès effectifs dans la pratique même du journalisme en matière de retenue (...). Regrettons que, dans ce recueil, Pierre Bourdieu ne se soit pas plus penché sur les causes qui ont fait de la télévision "le formidable instrument de maintien de l'ordre symbolique qu'il décrit". La critique des demi-habiles ne suffit pas ! »²⁷

Pour Magali Jauffret, journaliste à *L'Humanité*, Bourdieu commet deux erreurs dans son livre. Selon elle, le sociologue règle d'abord des comptes avec des animateurs de télévision avec qui il a eu maille à partir dans le passé mais, surtout, il fait abstraction de l'immense variété des statuts au sein du corps journalistique : « L'auteur de *La Misère du monde*, encore péniblement imprégné de deux expériences vécues, l'année dernière, sur les plateaux de "La Marche du siècle" et d'"Arrêt sur images" s'avance en franc-tireur (...). Existerait-il une catégorie journalistique homogène ? Ce champ social n'aurait-il pas le droit, comme les autres, à sa complexité ? On n'y travaille guère dans la connivence. Plutôt dans l'indépendance et la subversion. Mais il est vrai que nous opérons dans un silence souvent assourdissant, que ce livre ne vient pas briser. »²⁸

Chez les journalistes de télévision, les critiques s'articulent sensiblement autour des mêmes arguments que leurs confrères de la presse écrite. Pour Robert Namias, responsable de l'information à TF1, « le livre de Pierre Bourdieu est un habile mélange d'analyses très pertinentes et de lieux communs ». ²⁹ Quant à Claude Sérillon, présentateur à France 2, il faut prendre la télévision pour ce qu'elle est, avec ses contraintes impitoyables, mais valables pour tous : « Si on n'accepte pas la contrainte du temps à la télévision, il faut changer de métier (...). La gestion d'antenne, c'est une gestion du temps. C'est vrai pour Pierre Bourdieu comme pour un ouvrier : sur un plateau, on risque la mise en boîte technique... »³⁰

Bourdieu : quelques repères et concepts théoriques clés

Postulats épistémologiques et méthodologiques

Il nous paraît difficile de songer à comprendre certains concepts clés de Pierre Bourdieu sans avoir au préalable pris la précaution de cerner les principaux postulats épistémologiques et méthodologiques sur lesquels le sociologue adosse ses raisonnements et, partant, les modèles théoriques qu'il propose.

Dans ce qui pourrait passer pour un souci constant de légitimité (peut-être une façon pour lui de répondre à l'avance aux objections sur le bienfondé scientifique de ses analyses), Bourdieu rappelle que contrairement aux autres disciplines, la sociologie est régulièrement questionnée sur la scientificité à laquelle elle peut

« la sociologie est régulièrement questionnée sur la scientificité à laquelle elle peut prétendre »

prétendre. À propos par exemple de l'Histoire, Bourdieu adopte une posture nettement défensive qui en dit long sur les précautions dont il croit devoir s'entourer : « Voilà une science beaucoup moins avancée que la sociologie et qui apporte des choses beaucoup moins décisives du point de vue de la gestion de l'existence, aussi bien individuelle que collective. Eh bien personne ne demande rien à l'historien, personne ne lui pose la question de la scientificité. À nous si ! » (1995, p.12).

Se démarquant de tout idéal d'objectivité ou de toute conviction selon laquelle il serait possible de dissocier clairement les faits et les valeurs, Bourdieu pose comme une condition épistémologique première que « les faits sont le produit d'une sélection et d'une construction qui, dans les champs politique, juridique ou même journalistique, est toujours inséparablement cognitive et évaluative » (1986, p.2). Or, ce qui est vrai pour les politiques, les juristes ou les journalistes ne l'est pas moins, selon lui, pour les scientifiques : « On n'échappe pas au travail de construction de l'objet et à la responsabilité qu'il implique. Il n'y a pas d'objet qui n'engage un point de vue, s'agirait-il de l'objet produit dans l'intention d'abolir le point de vue, c'est-à-dire la partialité, de dépasser la perspective partielle qui est associée à une position dans l'espace étudié » (1984, p.17).

S'appliquant la même médecine en rappelant que « le sociologue ne peut ignorer que le propre de son point de vue est d'être un point de vue sur un point de vue » (1993, p.1424), Bourdieu précise le seul sens possible de l'alternative qu'il conçoit à propos du constructivisme : « Le rôle positiviste d'une parfaite innocence épistémologique masque en effet que la différence n'est pas entre la science qui opère une construction et celle qui ne le fait pas, mais entre celle qui le fait sans le savoir et celle qui, le sachant, s'efforce de connaître et de maîtriser aussi complètement que possible ses actes, inévitables, de construction et les effets qu'ils produisent tout aussi inévitablement » (1993, p.1392). Faute d'une pareille prise de conscience, précise-t-il, toute forme d'analyse est vouée à l'impasse ou à l'invalidité : « Il suffit (...) de laisser faire, de s'abstenir de toute intervention, de toute construction, pour tomber dans l'erreur : on laisse alors le champ libre aux pré-constructions ou à l'effet automatique de mécanismes sociaux qui sont à l'œuvre jusque dans les opérations scientifiques les plus élémentaires » (1993, p.1413). D'où l'impérieuse nécessité pour le sociologue de questionner en permanence le poids de ses propres biais dans sa tentative de se faire une idée juste du monde social : « Je m'efforce de me servir des instruments de la sociologie pour connaître les déterminants sociaux et les limites de ma pensée » (1995, p.12).

Sur le rôle du sociologue et de la sociologie en général (sujet constamment invoqué dans chacune de ses interventions), Bourdieu insiste sur la nécessité de lutter contre ce qu'il appelle la « doxa », c'est-à-dire les idées communes, les représentations mécanistes – et, partant, forcément superficielles – de la réalité sociale. À l'opposé des errements de la « sociologie spontanée », il (se) propose de pratiquer une « sociologie réflexive » qui, en revenant constamment sur ses propres fondements et sur les méthodes qu'elle met en œuvre, cherche à démasquer les déterminants visibles et invisibles, conscients et inconscients, qui agissent de façon anesthésiante sur la perception, la pensée et les actions des agents sociaux : « Contre cette doxa, il faut se défendre en la soumettant à l'analyse et en essayant de comprendre les mécanismes selon lesquels elle est produite et imposée » (1998, p.36).

« Bourdieu insiste sur la nécessité de lutter contre ce qu'il appelle la "doxa" »

Une précaution selon lui d'autant plus nécessaire que les groupes sociaux entretiennent souvent sur eux-mêmes des mythes tenaces qui se perpétuent de génération en génération : « Chaque profession produit une idéologie professionnelle, une représentation plus ou moins idéale et mythifiée d'elle-même, le groupe des journalistes comme tous les autres. La fonction du sociologue est, selon moi, d'aider autant qu'il se peut à ce travail un peu désenchanté » (1996, p.11). Et de préciser dans la foulée : « La sociologie telle que je la conçois (...) doit soumettre à la critique objective les discours que les groupes tiennent à propos de leurs pratiques, au lieu de se contenter de les enregistrer, sans plus, et de leur donner les apparences d'une ratification scientifique » (1996, p.11). C'est donc bien en allant au-delà des manifestations apparentes que le sociologue peut remonter jusqu'aux véritables déterminations économiques et sociales qui sont autant « d'atteintes à la liberté des personnes, à leurs légitimes aspirations au bonheur et à l'accomplissement de soi » (1993, p.1453).

Intellectuel engagé, Bourdieu revendique son engagement qui, selon lui, n'entre pas en contradiction avec la scientificité dont il se réclame. Parce que, dit-il, critique et engagement vont tout simplement de pair : « Construite comme toute science contre les évidences du sens commun, la sociologie est nécessairement critique et, parce que l'engagement a partie liée avec la critique du monde tel qu'il est, l'exercice du métier de sociologue, qui implique la critique de la représentation ordinaire du monde social, est nécessairement engagée » (1998, pp.68-75). Sa position sur cette question est d'ailleurs moins défensive qu'offensive puisqu'il

reproche à ses pairs – les autres intellectuels – d’avoir le plus souvent déserté le terrain de la politique en raison d’intérêts inavouables pour eux : « Pourquoi est-on passé de l’intellectuel engagé à l’intellectuel dégage ? En partie parce que les intellectuels sont détenteurs de capital culturel et que, même s’ils sont dominés parmi les dominants, ils font partie des dominants. C’est un des fondements de leur ambivalence, de leur engagement mitigé dans les luttes » (1998, p.50).

Mais Bourdieu se méfie tout autant des vérités aveuglantes de l’idéologie politique (marxisme contre libéralisme) que de l’insouciance,

et donc de l’inaction, vis-à-vis des

*« entre le dogme et
le désengagement, il propose
une forme de troisième avenue »*

dysfonctionnements de la société et des
« misères » individuelles et collectives

qu’elles engendrent. Entre le dogme et le
désengagement, il propose une forme de

troisième avenue : « La science n’a que faire

de l’alternative entre la démesure totalisatrice d’un rationalisme dogmatique et la démission esthète d’un irrationalisme nihiliste ; elle se satisfait des vérités partielles et provisoires qu’elle peut conquérir (...) et qui sont en mesure de procurer les seuls moyens rationnels d’utiliser pleinement les marges de manœuvre laissées à la liberté, c’est-à-dire l’action politique » (1993, p.1453).

Le structuralisme constructiviste

D’une façon générale, Bourdieu refuse de considérer les individus comme de simples reflets des structures objectives, mais s’objecte en même temps à minimiser les déterminants qui agissent sur eux : « Si j’aimais le jeu des étiquettes, explique-t-il, je dirais que j’essaie d’élaborer un structuralisme génétique » (1987, p.24). Lequel, en étudiant précisément la genèse des déterminants sociaux, cherche à éviter le piège des alternatives figées. Entre une approche objectiviste, qui conduit selon lui à s’intéresser de façon excessive à l’emprise croissante de l’économie et du marché sur l’activité des « agents » et une approche subjectiviste, qui met d’abord l’accent sur des questions comme l’autonomie et la responsabilité des « acteurs », Bourdieu suggère de sortir de cette logique binaire grâce à un aller-et-retour dynamique et permanent entre les deux visions.

Synthèse d’une approche à la fois macro et microsociologique, le concept de structuralisme constructiviste que développe Bourdieu vise à appréhender la complexité du monde social (au prix d’une analyse forcément plus exigeante) et non à la circonscrire à la seule logique d’une perspective théorique univoque (et donc simplificatrice) : « Si j’avais à

caractériser mon travail en deux mots (...), je parlerais de "constructivist structuralism" ou de "structuralist constructivism" (...). Par structuralisme, je veux dire qu'il existe dans le monde social lui-même (...) des structures objectives, indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse sociale, d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champs et des groupes, notamment de ce qu'on appelle d'ordinaire des classes sociales » (1987, pp.147-155).

Entre liberté absolue et conditionnement implacable (pôles extrêmes d'une extrême alternative), les individus et les groupes humains ne sont en quelque sorte ni les jouets ni les maîtres des structures mais, de façon imbriquée et indissociable, à la fois des objets structurés et des sujets structurants qui fabriquent dans un perpétuel croisement la réalité en même temps que cette dernière les façonne. Le structuralisme constructiviste ne vise donc à privilégier ni un état donné (la construction achevée), ni un état en train de se faire (la construction en mouvement), mais plutôt l'idée d'une réalité à la fois déjà construite et en train de se construire... pour se déconstruire et se reconstruire autrement.

« les individus et les groupes humains ne sont en quelque sorte ni les jouets ni les maîtres des structures »

Passerelle conceptuelle entre la conservation et le changement, la reproduction et l'invention, l'ordre établi et le désordre naissant, l'équation de Pierre Bourdieu n'échappe toutefois pas, selon nous, à la tentation – jamais explicitement énoncée – d'établir un ordre de priorité entre les deux catégories de vision du monde social. Pierre Bourdieu parle bien d'« agents » et non d'« acteurs », les premiers étant plutôt « agis » alors que les seconds seraient plutôt « en situation d'agir ». Pour le sociologue, il est en effet essentiel de « distinguer ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous ; cela au moins pour éviter d'abandonner et d'imputer aux individus des responsabilités trop évidemment démesurées » (1996, p.11).

Imprégné d'une sociologie qui, délaissant les ressorts de l'action individuelle, préfère se concentrer sur les pathologies des individus – décrites comme des « maladies invisibles, c'est-à-dire des faits dont le malade ne parle pas, qu'il n'en ait pas conscience ou qu'il oublie de les livrer » (1993, p.1452) –, Bourdieu laisse à penser tout au long de son œuvre que la liberté réelle des agents reste, quoi qu'on en dise, largement

soumise à des lois sur lesquelles ils n'ont finalement que peu d'emprise : « Il faut mettre en garde, explique-t-il, contre le danger de déplacement ou de détournement que l'on opère aussi longtemps que l'on fait croire (ou que l'on se fait croire) qu'on peut poser en termes de conscience individuelle et de volonté individuelle des problèmes qui ne dépendent en réalité que très peu des consciences et des volontés, mais dont les solutions reposent sur l'efficacité des mécanismes sociaux. Le rôle de la science sociale est de rappeler l'existence de ces mécanismes, non pour désespérer les consciences et les volontés, mais au contraire, pour leur donner un peu de liberté réelle par rapport aux mécanismes auxquels elles sont soumises » (1996, pp.10-11).

La notion de champ

Pierre Bourdieu appréhende le monde comme une juxtaposition d'univers plus ou moins autonomes – des champs – au sein desquels chaque individu – ou agent – est doté d'une sorte de boîte noire – l'habitus – qui détermine à la fois ses perceptions et ses actions. Un champ, précise Bourdieu, « est un espace social structuré, un champ de forces – il y a des dominants et des dominés, il y a des rapports constants, permanents, d'inégalité qui s'exercent à l'intérieur de cet espace – qui est aussi un champ de luttes pour transformer ou conserver ce champ

de forces. Chacun, à l'intérieur de cet univers, engage dans sa concurrence avec les autres la force (relative) qu'il détient et qui définit sa position dans le champ et, en conséquence, ses stratégies » (1996, p.46).

« un champ est avant tout un système de positions sociales qui se définissent les unes par rapport aux autres »

Opérant une distinction entre la notion de « champ » et celle d'« appareil » (un champ, affirme le sociologue, devient un appareil lorsque les dominants parviennent à supprimer la résistance des dominés), Bourdieu précise qu'un champ est avant tout un système de positions sociales qui se définissent les unes par rapport aux autres. Les dominants (en position de commandement) tendent ainsi à la défense de l'orthodoxie tandis que les dominés (en position d'exécution) sont enclins à l'hétérodoxie : « Dans un champ, et c'est la loi générale des champs, les détenteurs de la position dominante, ceux qui ont le plus de capital spécifique, s'opposent sous une foule de rapports aux nouveaux entrants (...), nouveaux venus, tard venus, parvenus, qui ne possèdent pas beaucoup de capital spécifique. Les anciens ont des stratégies de conservation ayant pour objectif de tirer profit d'un capital progressivement accumulé. Les nouveaux entrants ont des stratégies de

subversion orientées vers une accumulation de capital spécifique » (1980, pp.197-198).

En d'autres termes, tout champ est le théâtre d'une tension permanente – Bourdieu parle de « lutte » – entre ceux qui détiennent la plus grande part de capital économique, culturel ou social et les autres, c'est-à-dire ceux qui aspirent à capitaliser le capital qu'ils n'ont pas (encore). Et c'est ainsi que les premiers cherchent logiquement à défendre leur monopole (autrement dit, à exclure la concurrence) tandis que les seconds essaient de faire sauter les barrières qui les excluent des privilèges du champ.

Propriété intrinsèque du champ, cette opposition entre les deux groupes d'agents (dominants vs dominés) et entre les deux types de stratégies que les uns et les autres sont amenés à mettre en œuvre (conservation vs changement) aboutit au sein même du champ à une forme d'équilibre dont le point de rupture n'est, par définition, jamais atteint. En effet, quel que soit leur capital réel, leur bonheur ou leur misère de position, leur stratégie, etc., tous les agents d'un même champ participent à un même jeu et partagent le même enjeu ultime : l'existence même du champ ! Ainsi condamnés à une complicité objective (sorte de consensus tacite décrétant le primat du champ sur les antagonismes), tous les agents concernés s'accordent implicitement sur les limites à ne pas dépasser... sous peine d'être exclus du champ.

En somme, la démonstration de Bourdieu vise à (faire) endosser l'idée que ceux qui participent à la lutte, qu'ils soient dominants ou dominés, contribuent consciemment ou non « à la reproduction du champ » dont il ne peut ressortir – au mieux – que « des révolutions partielles capables de détruire la hiérarchie, mais non le jeu lui-même » (1980, p.199).

La notion d'habitus

Posant comme principe que les expériences quotidiennes des individus, par le jeu de la répétition, s'intériorisent et se transforment progressivement en « dispositions générales », Bourdieu définit l'habitus comme une forme de structure à la fois structurée et structurante qui permet de comprendre – sans toutefois les prévoir tout à fait – les perceptions, les attitudes et les initiatives des agents au sein du champ auquel ils se réfèrent : « L'habitus est, pour aller vite, un produit des conditionnements qui tend à reproduire la logique objective des conditionnements, mais en lui faisant subir une transformation ; c'est

une espèce de machine transformatrice qui fait que nous reproduisons les conditions sociales de notre propre production, mais d'une façon relativement imprévisible, d'une façon telle qu'on ne peut pas passer simplement et mécaniquement de la connaissance des conditions de production à la connaissance des produits » (1980, pp.134-135).

Dans la logique d'un structuralisme constructiviste qui, ainsi que nous l'avons déjà vu, réfute l'alternative radicale entre déterminisme et liberté, Bourdieu précise « que la liberté conditionnée et conditionnelle que l'habitus assure est aussi éloignée d'une création d'imprévisible nouveauté que d'une simple reproduction mécanique des conditionnements initiaux » (1980, pp.88-89).

Se ralliant toutefois très vite à l'hypothèse sous-jacente à toutes ses analyses selon laquelle les agents ne disposent malgré tout que de marges de manœuvre réduites au sein de leur champ d'appartenance, Bourdieu admet que la mécanique même de l'habitus tend à favoriser des choix qui jouent davantage en faveur de la conservation du jeu plutôt qu'à sa transformation : « Le poids particulier des expériences primitives [famille, école, milieu social] résulte en effet pour l'essentiel du fait que l'habitus tend à assurer sa propre constance et sa propre défense contre le changement à travers la sélection qu'il opère entre les informations nouvelles, en rejetant, en cas d'exposition fortuite ou forcée, les informations capables de mettre en question l'information accumulée et surtout en défavorisant l'exposition à de telles informations » (1980, pp.90-91).

Journalisme : de la pertinence et de l'“impertinence” des propositions théoriques de Pierre Bourdieu

Sauf à s'inscrire dans le cadre d'un exercice purement intellectuel (et, de notre point de vue, peu productif), la transposition de certaines des propositions théoriques générales de Pierre Bourdieu sur la réalité très spécifique du journalisme n'a de sens que si l'on prend en compte – avec la distance critique nécessaire – des incursions récentes du sociologue dans l'univers médiatique. Depuis le milieu des années 1990, ce dernier s'est en effet fendu d'une série d'analyses (livres, articles, entrevues, émissions télévisées) qui, bien que souvent reçues comme autant de procès en règle contre le métier, visent d'abord à éclairer les mécanismes à l'œuvre au sein du monde journalistique.

Au-delà de la pertinence (et de l'“impertinence”) des propositions de Bourdieu sur le journalisme (propositions que nous tenterons de synthétiser), rappelons que notre objectif se limite ici à vérifier – sur la base, s'entend, de certains concepts développés par le sociologue – l'hypothèse selon laquelle les professionnels de l'information ne participent que dans une faible mesure seulement aux mutations actuelles du journalisme. Et s'ils y participent, c'est davantage en tant qu'« agents contraints » (par des éléments qui dépassent leur seule conscience et leur seule volonté) que comme « acteurs autonomes » (au sein du champ médiatique).

L'emprise du journalisme... et de la télévision

Le mythe d'un système médiatique institué en quatrième pouvoir ne résiste pas à une analyse de l'emprise du journalisme, notion comprise dans sa double acception : « avoir une emprise sur » et « être sous l'emprise de ». Inscrite dans la double logique du structuralisme constructiviste, cette notion d'emprise permet selon nous de bien traduire l'idée selon laquelle les médias et les journalistes sont à la fois « manœuvrants » (emprise sur) et « manœuvrés » (sous l'emprise de), étant entendu, rappelons-le, que le structuralisme constructiviste tel que développé par Bourdieu sous-entend que les déterminations des agents priment sur les marges de liberté des acteurs.

Pourtant, le sociologue ne nie à aucun moment le pouvoir et l'influence des médias. Comme tant d'autres analystes, il dénonce le monopole de la presse (au sens large du terme) qui impose de plus en plus son “agenda” à l'ensemble de l'univers social et qui, au fil du temps, est devenu une sorte de passage obligé pour tous ceux qui souhaitent “entreprendre” au sein de l'espace public : « Actuellement, plus personne ne peut lancer une action sans le soutien des médias (...). Le journalisme finit par dominer toute la vie politique, scientifique ou intellectuelle » (1995, p.9). Mais ce pouvoir de sélection et d'amplification, bien réel, est en même temps étroitement encadré par les conditions économiques dans lesquelles il est amené à se réaliser. Les lois du marché médiatique (avec les annonceurs en amont et les lecteurs en aval) exercent en effet leur propre emprise sur le champ journalistique, et plus encore sur les agents eux-mêmes. À cet égard, Bourdieu soutient sans hésitation que ce sont « d'abord les journalistes » qui subissent les sanctions du marché (1994, p.3).

Même s'il parle souvent des médias et du journalisme (en général), Bourdieu s'intéresse en réalité surtout à la télévision. À partir d'un numéro spécial des *Actes de la recherche en sciences sociale* (mars 1994),

d'une longue entrevue accordée au magazine *Télérama* (février 1995), d'un article publié dans *Le Monde diplomatique* (mai 1996) et de ses deux livres *Sur la télévision* (1996) et *Contre-feux* (1998), nous croyons pouvoir résumer brièvement le diagnostic que pose le sociologue sur les pathologies du petit écran :

1. La télévision est un instrument de domination et de censure : elle cache en montrant, dit Bourdieu. Au nom du temps (logique de l'urgence) et de l'intérêt du public (logique de l'audimat), la télévision est un outil de communication qui impose et qui exclut. Revenant sur sa participation à l'émission "Arrêt sur images" le 23 janvier 1996, Bourdieu explique :

« *la télévision est un instrument de domination et de censure* »

« Emportés par l'arrogance et la certitude de leur bon droit, ils [les quatre journalistes présents sur le plateau] n'ont pas cessé de me prendre la parole, de me couper tout en proférant d'ostentatoires flatteries. Je

pense que dans cette émission où j'étais censé présenter une analyse sociologique d'un débat télévisé en tant qu'invité principal, j'ai dû avoir la parole, au plus, pendant 20 minutes, moins pour exposer des idées que pour ferrailer avec des interlocuteurs qui refusaient tout le travail d'analyse » (1996, p.21). Au-delà de sa mésaventure personnelle, le sociologue tente par ailleurs de démonter le dispositif d'une grande émission d'information classique à la télévision pour en démontrer le caractère inique et dominant. Le présentateur, dit Bourdieu « contrôle la problématique », « distribue les signes d'importance » aux invités présents sur le plateau, « crée l'urgence ». La composition du plateau, derrière un souci d'équilibre formel, en réalité « sert de masque à des inégalités réelles » qui font par exemple que « les positions partisans de certains participants sont déguisées ». La logique du jeu de langage, où le débat est conçu sur « le modèle du catch », joue en faveur de « la parole autorisée », laissant ainsi apparaître « des familiarités et des connivences entre hommes des médias et familiers des médias ». Conclusion de Bourdieu : tout est fait à la télévision pour favoriser les favorisés alors que pour assurer l'égalité, « il faudrait favoriser les défavorisés » (1996, p.21) ;

2. La télévision contamine tous les autres champs culturels : elle fait courir, affirme Bourdieu, un grand danger aux différentes sphères de la production culturelle en imposant son modèle et ses méthodes à l'art, la littérature, la philosophie, le droit, la science, etc. Et Bourdieu d'ajouter que cet phénomène boule-de-neige produit des effets négatifs sur les fondements mêmes de la société : « Elle contamine même les milieux intellectuels, scientifiques et artistiques qui s'étaient construits sur le

dédain de l'argent et sur une indifférence relative à la consécration de masse » (1995, p.10). « Je crois même que, contrairement à ce que pensent et à ce que disent, sans doute en toute bonne foi, les journalistes les plus conscients de leurs responsabilités, elle fait courir un danger non moins grand à la vie politique et à la démocratie » (1996, p.5) ;

3. La télévision a pris un ascendant sur les autres médias : c'est elle, estime Bourdieu, qui donne le "la" à la presse écrite et à la radio, condamnées à une course-poursuite perdue d'avance. Même si la radio – plus rapide – est censée "annoncer" les événements, la télévision les "montrer" et les journaux les "expliquer", cette répartition des rôles dans la concurrence médiatique, plus ou moins équilibrée, est aujourd'hui clairement rompue : « C'est la télévision qui définit le jeu : les sujets dont il faut parler ou pas ; les personnes importantes ou pas. Or, la télévision, aliénante pour le reste du journalisme, est elle-même aliénée puisqu'elle se trouve soumise, comme rarement espace de production, à la contrainte directe du marché » (1995, p.10) ;

4. La télévision exerce une forme de violence symbolique sur les citoyens : profitant d'une forme de « monopole de fait sur la formation des cerveaux d'une partie importante de la population » (1996, pp.16-17), Bourdieu croit que la télévision menace d'abord les groupes les plus dépolitisés de la société, c'est-à-dire « les femmes plus que les hommes », « les moins instruits plus que les plus instruits », « les pauvres plus que les riches » (1998, p.88).

Pareils constats (et nous ne nous en sommes tenus qu'à l'essentiel simplifié) ne sont pas formulés selon nous dans l'intention d'un procès gratuit, ni dans l'esprit d'un réquisitoire fortuit ou conjoncturel (sorte de coup de pub d'un sociologue en colère !), mais plutôt dans la suite logique – et appliquée sur un terrain spécifique – d'une construction théorique de longue haleine qui, à aucun moment, n'a été reconnue comme telle par ceux des journalistes qui ont vertement réagi aux propos du sociologue (voir la première partie sur les *enseignements d'une polémique*). Nous croyons donc utile de revenir maintenant, au-delà des mots et des formules, sur les grands concepts théoriques sur lesquels Bourdieu a tenté d'adosser ses réflexions à propos du journalisme.

Les propriétés du champ journalistique

Pierre Bourdieu définit l'univers journalistique comme « un champ relativement autonome, c'est-à-dire un espace de jeu où les gens jouent selon des règles particulières, ou plus exactement des régularités

spécifiques (...), un microcosme dans lequel ils développent des intérêts spécifiques qui sont au principe de luttes spécifiques, dont les plus typiques sont les luttes de priorité (...). Le jeu journalistique a donc une logique propre qui fait qu'on ne peut comprendre complètement les actes d'un journaliste quel qu'il soit si on ne se réfère pas à ce qu'il fait dans l'espace du journalisme, c'est-à-dire à l'ensemble des relations qui l'unissent à tous les autres journalistes » (1996, p.13).

On le voit ici, la loi générale des champs et le principe de l'habitus tels que proposés par Bourdieu offrent une grille de lecture a priori transposable, d'un strict point de vue théorique, à l'univers journalistique. Évoluant dans un « espace professionnel » caractérisé à la fois par son influence sur les autres champs et sa soumission aux effets du marché, les « agents journalistiques » sont prédisposés à adopter un comportement professionnel qui est d'abord fonction de la position qu'ils occupent dans le champ. Les stratégies développées par les journalistes dominés à l'intérieur de leur espace de jeu tendront ainsi davantage vers le changement, l'innovation ou la subversion (scénario de

« cette tension permet d'identifier deux types de positions bien distinctes au sein de l'espace de jeu journalistique »

l'hétérodoxie) alors qu'inversement, les journalistes dominants présenteront plus spontanément des réflexes visant à la reproduction ou à la conservation (scénario de l'orthodoxie).

Cette tension – ou concurrence – entre les agents journalistiques permet donc selon nous d'identifier nettement deux types de positions bien distinctes au sein de l'espace de jeu journalistique : celles, d'une part, qui inclinent à adopter le critère commercial dans la production et l'évaluation des produits (journalistes "dominants" en fonction de leur expérience, de leur poids dans la hiérarchie ou de leurs responsabilités en matière de gestion : rédacteurs en chef et adjoints, directeurs de l'information, chefs de service, etc.) ; celles, d'autre part, des journalistes "dominés" qui conduisent à offrir des résistances à la seule logique du marché... au profit d'un idéal professionnel davantage axé par exemple sur la qualité des contenus informatifs. Dans l'esprit de Bourdieu, il est clair que c'est au sein du groupe des journalistes dominés, autrement dit qui s'opposent à l'emprise du champ sous toutes ses formes, que les chances de voir se pratiquer un journalisme vertueux sont les plus grandes : « Chez les journalistes "de base", les tâcherons du reportage, les simples pigistes, tous les obscurs condamnés à la précarité qui font ce qu'il y a de plus authentiquement journalistique dans le journalisme,

la lucidité est évidemment plus grande et s'exprime souvent de manière très directe » (1998, p.87).

Autre propriété caractéristique du champ journalistique : les mécanismes de couplage inter-médias et les effets de reprise qu'ils supposent (largement alimentés par la télévision) contribuent à une « circulation circulaire de l'information » dont l'une des conséquences premières se manifeste par une homogénéisation progressive des contenus de la presse. Symptôme de la faible autonomie des agents à l'intérieur même d'un champ journalistique dominé par certains médias dits de référence (c'est-à-dire qui tendent à imposer une norme dans le choix et le traitement des sujets de l'actualité), ce phénomène de duplication des messages semble conforter, là encore, l'idée que les journalistes participent, certains par choix, d'autres par nécessité, à la reproduction du système beaucoup plus qu'à sa transformation.

L'habitus professionnel des journalistes

Après avoir sciemment écarté, aux fins de la présente réflexion, les explications strictement idéologiques ou normatives de Pierre Bourdieu sur les raisons du conservatisme des journalistes (« envahissement de la pensée néo-libérale », « morale petite-bourgeoise » des gens de la télévision, absence de « sanctions » ou de « justice immanente » au sein de la profession, etc.), nous croyons que c'est plutôt à partir de la notion d'habitus (et de ses propriétés) qu'il est possible de mieux comprendre l'inclination ou la prédisposition des journalistes à conforter plutôt qu'à remettre en question le jeu, les règles du jeu et les enjeux constitutifs de leur métier.

Mécanisme complexe à double détente qui conduit de la perception à l'action, de la représentation à la pratique, le concept d'habitus peut s'appliquer à la réalité journalistique en tant que *réflexe professionnel* qui définit le "bon praticien", c'est-à-dire celui qui saura à partir d'une situation donnée avoir individuellement les "gestes" qui s'imposent en fonction d'une logique non écrite, mais collectivement acceptée par l'ensemble des agents du champ. En d'autres termes, c'est un peu comme à partir d'un *script invisible commun*, fondement de l'identité professionnelle, que les journalistes définissent leurs stratégies et articulent leurs pratiques quotidiennes.

Les manifestations de ce *cela-va-de-soi-journalistique* sont toujours frappantes dans le discours essentiellement normatif des professionnels

de l'information qui, au nom de lois ou de critères ayant toujours l'apparence de l'évidence, semblent s'accorder par exemple sur « ce-qui-va-faire-un-bon-papier », sur « ce-qui-passe-bien-à-la-télé », sur « ce-que-le-public-attend », etc. Ces théorèmes implicites, souvent déconcertants pour le profane, font partie du jeu journalistique et en assurent la reproduction puisque les "nouveaux entrants" doivent les appliquer s'ils veulent à leur tour faire partie du jeu.

Précisons que nous cherchons moins ici à définir les mécanismes de l'habitus journalistique qu'à poser le principe de son existence. De très nombreux travaux au cours des dernières décennies ont en effet déjà identifié, par exemple, les critères de sélection des journalistes (théorie du *gatekeeping*) ou les principes de mise en valeur des nouvelles (théorie de l'*agenda-setting*). Nous croyons à cet égard qu'il pourrait être utile, dans le cadre d'une autre étude, de revenir sur ces théories moyennes pour tenter de montrer ce qui fait la "prévisibilité" d'une bonne information, attestant ainsi de la réalité d'une *partition invisible* faite de standards implicitement acceptés par l'ensemble de la profession. Mais tel n'est pas ici notre propos.

Nous pensons en revanche pouvoir dire que la tendance à l'homogénéisation des contenus de la presse ainsi que la cohésion du corps journalistique telle qu'elle s'exprime à travers le discours des professionnels (ou, de façon symétrique, à travers leurs réactions unanimes face à ceux qui ne tiennent pas le discours de l'orthodoxie) permet d'entrevoir la réalité d'un *habitus de type clanique* dont la principale caractéristique est de participer à la fois à la préservation et à la reproduction du champ. Avec pour résultat, en contexte d'hyperconcurrence, de « contribuer à orienter toute la production dans le sens de la conservation des valeurs établies » (1994, p.5). C'est du moins l'une des principales présomptions que Pierre Bourdieu tire de sa socio-analyse du champ journalistique, apportant là un démenti singulier – mais selon nous utile – à tous ceux qui postulent sans nuances la contribution des médias au changement social... ■

Notes

1. Disposant dans le monde entier d'un vaste réseau de sympathisants, Pierre Bourdieu peut notamment compter en France sur d'indéfectibles appuis dans le monde syndical (CGT, CFDT, Mouvement des chômeurs), dans le milieu universitaire (Centre de sociologie, de l'éducation et de la culture, Laboratoire du centre de sociologie européenne, Collège de France), dans le secteur de l'édition (Liber, Le Seuil, Les Éditions de Minuit) ainsi que dans la presse (*Les Inrockuptibles*, *Charlie Hebdo*, *Le Monde diplomatique*... sans parler de quelques soutiens forts au *Monde*, à *Libération* et au *Nouvel Observateur*).

2. Il s'agit là du sous-titre de son livre *Contre-feux*, publié en 1998 aux éditions Liber.
3. On pourra notamment se reporter à l'adresse suivante : <http://www.multimania.com/moderne/archives/pages/bourdieu/index.htm#sur_pb>.
4. Nous empruntons cette expression à Philippe Corcuff qui, dans son ouvrage sur *Les nouvelles sociologies* (1995), la tire lui-même de sa lecture de Reinhard Bendix et Bennett Berger (1959), « Images of Society and Problems of Concept Formation in Sociology », in L. Gross (ed), *Symposium on Sociological Theory*, New York, Harper and Row Publishers.
5. Dans un article intitulé « La productivité et la complexité comme contraintes de la production journalistique » publié en 1997 dans la revue *The Global Network* (n°6-7, pp.5-22), nous tentons de démontrer que les contraintes qui pèsent sur les professionnels de l'information sont aujourd'hui plus fortes et plus nombreuses qu'au cours des dernières décennies.
6. Nous pensons, entre autres, aux travaux en France de Jean-Marie Charon et de Denis Ruellan qui abordent largement la question de l'identité et du statut professionnel des journalistes.
7. Nous faisons ici référence à l'article de Jean Charron et Jean de Bonville (1996) publié dans la revue *Communication* (vol.17, n°2, pp. 51-97) : « Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition ».
8. Dans un article intitulé « La nouvelle responsabilité sociale des médias et des journalistes » publié en décembre 1996 dans la revue *Les Cahiers du journalisme* (n°2, pp.108-127), Michel Beauchamp et nous-même explorons les raisons et les conséquences du « blues des journalistes ».
9. Source : *L'Événement du jeudi*, n°721, 27 août - 02 septembre 1998 (voir bibliographie).
10. Nous tirons ces extraits de la page 326 du livre de Jean-François Revel : *Le Voleur dans la maison vide*, publié aux éditions Plon (1997).
11. Alain Touraine (1999), *Sortir du libéralisme*, Fayard, Paris, 164 p.
12. Source : *Le Devoir*, samedi 20 et dimanche 21 mars 1999, Cahier D, p.9 : « Alain Touraine commente le dernier Touraine ».
13. Voir supra 9.
14. *Idem*.
15. *Ibid*.
16. *Ibid*.
17. Source : *Libération* du 13 mars 1997 (voir bibliographie).
18. Source : *Le Figaro* du 29 janvier 1997 (voir bibliographie).
19. *Idem*.
20. L'ensemble des extraits qui suivent sont tirés d'une entrevue accordée par Jeannine Verdès-Leroux à *L'Événement du jeudi* n°721, 27 août-02 septembre 1998, dans le cadre d'un dossier intitulé : « Bourdieu : l'intellectuel le plus puissant de France ».
21. Notes personnelles de l'auteur, chargé de la retranscription des propos de Pierre Bourdieu (4 juin 1994).

22. Source : *Le Monde diplomatique* du mois de mai 1996, p.21 (voir bibliographie).
23. *Idem.*
24. *Ibid.*
25. Source : *Le Point*, n°1278, 15 mars 1997 (voir bibliographie).
26. Voir supra 9.
27. Source : *Le Monde* du 24 janvier 1997 (voir bibliographie).
28. Source : *L'Humanité* du 25 janvier 1997 (voir bibliographie).
29. Source : *Libération* du 13 mars 1997 (voir bibliographie).
30. *Idem.*

Bibliographie

1. ouvrages et articles de Bourdieu

- BOURDIEU Pierre (1998), *Contre-feux*, Raisons d'agir, Liber éditions, Paris, 123 p.
- BOURDIEU Pierre (1996), *Sur la télévision*, Raisons d'agir, Liber éditions, Paris, 96 p.
- BOURDIEU Pierre (1996), « Journalisme et éthique », *Les Cahiers du journalisme*, n°1, juin 1996, pp.10-17.
- BOURDIEU Pierre (1996), « La télévision peut-elle critiquer la télévision ? Analyse d'un passage à l'antenne », *Le Monde diplomatique*, avril 1996, p.25.
- BOURDIEU Pierre (1995), « La Misère des médias », *Télérama*, 15 février 1995, pp.8-12.
- BOURDIEU Pierre (1994), « L'emprise du journalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars 1994, pp.3-9.
- BOURDIEU Pierre (1993) (sous la direction de), *La Misère du monde*, éditions du Seuil, Paris, 1468 p.
- BOURDIEU Pierre (1984), *Questions de sociologie*, Les éditions de minuit, Paris, 281 p.
- BOURDIEU Pierre (1984), *Homo academicus*, Les éditions de minuit, Paris, 302 p.

2. ouvrages et articles "sur" ou faisant référence "à" Bourdieu

- ACCARDO Alain (1997), *Introduction à une sociologie critique : lire Bourdieu*, Le Mascaret, Bordeaux, 281 p.
- ACCARDO Alain (1995), *Journalistes au quotidien : outils pour une socio-analyse des pratiques journalistiques*, Le Mascaret, Bordeaux, 259 p.
- ACCARDO Alain & Philippe CORCUFF (1986), *La sociologie de Bourdieu : textes choisis et commentés*, 2e édition, Le Mascaret, Bordeaux, 247 p.
- ANSART Pierre (1990), *Les sociologies contemporaines*, éditions du Seuil, Paris, 344 p.
- CORCUFF Philippe (1995), *Les nouvelles sociologies*, éditions Nathan, Paris, 126 p.

DEMERS François (1997), « Quelques représentations du champ graphique », *Communication et société* (Guadalajara), pp.175-208.

HAMEL Jacques (1999), « Ne tirez pas sur Pierre Bourdieu ! », *Interface*, vol.20, n°2, mars-avril 1999, pp.40-43.

VERDES-LEROUX Jeannine (1998), *Le savant et la politique : essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*, éditions Grasset, Paris, 1248 p.

3. articles et dossiers de presse

L'Événement du jeudi (27 août-02 septembre 1998), « Bourdieu : l'intellectuel le plus puissant de France », n°721, pp.7-13.

Libération (23 janvier 1997), « Ils ont reçu le jugement de Bourdieu », p.36.

Marianne (31 août-06 septembre 1998), « Le cas Bourdieu : est-il terroriste ? », n°71, pp.68-75.

BOUGNOUX Daniel (1997), « Pierre Bourdieu, la science et les médias », *Libération*, jeudi 13 mars 1997, p.5.

DUHAMEL Alain (1997), « Trois regards sur la télévision », *Le Point*, n°1278, 15 mars 1997, pp.122-123.

JAUFFRET Magali (1997), « Télévision : le réquisitoire de Pierre Bourdieu », *L'Humanité*, 25 janvier 1997, p.8.

MOINET Jean-Philippe (1997), « Répliques à Bourdieu », *Le Figaro*, 29 janvier 1997.

SCHNEIDERMAN Daniel (1996), « La télévision peut-elle critiquer la télévision ? : Réponse à Pierre Bourdieu », *Le Monde diplomatique*, mai 1996, p.21.

WEILL Nicolas (1997), « Pierre Bourdieu et le journalisme : exercice de défiance », *Le Monde*, 24 janvier 1997.